

J'Autre : nouvellateur en Arcadie Majeure

Hédi Bouraoui

Numéro 52, printemps 1992

JE est un autre... hors de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouraoui, H. (1992). J'Autre : nouvellateur en Arcadie Majeure. *Moebius*, (52), 37-48.

J'AUTRE : NOUVELLEUR EN ARCADIE MAJEURE

Hédi Bouraoui

Acadie... Je ne suis pas un pays sur la mappemonde. Mais un pays dans l'esprit, un pays qui glane le concours de cœurs hors abri. Moi, le randonneur de l'illusion vacancière des mois en quête de Paradis à flanc de mère, celle qui m'a donné naissance : l'Autre Cadie.¹

JE est venu au monde de cet autre pays de pêcheurs qui ont confiance en la mer, sachant d'avance qu'elle les portera comme la vie, cette légende antonyme. C'est l'infini qui est mon pays des rencontres. Et les lieux de mon existence s'entrecroisent : fleuve Saint-Jean, île Sainte-Croix, baie Sainte-Anne... JE, cidre surgelé à vendre en morceaux au théâtre de Neptune : Port-Royal où le Nôtre a religieusement écouté la Menterie, celle des bons temps qui sait égrener ses mancies.

Cap-Breton, Halifax, Moncton, Péninsule en Tracadie, Shippagan, Caraquet et Lamèque : ressacs hilares charriant mes troncs déracinés en bordure de côtes. Et je surgis église Évangeline au parc de Grand-Pré où l'Amanterie du NOUS s'est mise à rêver à Pantagruel naviguant, flottille sur sa mer Nord-Ouest pour semer ses mots qui dureront trois siècles et demi.

Je me suis accaparé de ces «dragées» éclatées en coquillages que des Mousses sans tête avaient défendues comme des trésors enfouis par des pirates en vaisseaux fantômes. Les coquilles peuvent traduire la justesse et la beauté de ma symphonie où les cuivres répondent aux cordes, la peau des batteries à l'eau qui ruisselle et pianote. Alors, j'ai décidé de vous livrer cette histoire qui cymbale autour des plus gros «pots de fleurs» monolithiques au monde, sculptés par des marées parlantes à Hopewell Cape :

«... Pénitent de la mer, je trouve un anneau d'or dans le ventre d'un saumon et dans mon champ, en picorant, une poule me le dévore... et cette voleuse est dévorée par un loup blanc qui est lui-même avalé par un ours blanc qui fait, pour s'amuser, un saut périlleux et se fait grignoter par une baleine... Le monde s'avale et se vomit sans égard pour personne... et l'on voit renaître l'ours, le renard, la poule qui pond... Ainsi je retrouve mon anneau d'or magnifiquement enchâssé dans le jaune de l'œuf...»

Dans le dialogue bleuté de son imaginaire, mon œil regarde la baleine blanche naviguer sur les flots d'une Méditerranée conquise. Cette mère tout sourire, anneau entre les lèvres, s'huile dans la gorge de ma mémoire. «Ici, on est bien nanti en Acadie», dit-elle sans que je sollicite la mer pour qu'elle s'émeuve avec Nous. Je sais que l'A-marré (e) du «vrai, juré craché» n'est pas loin de ces inconnus.

Ce matin la radio m'annonce : «make the most of your morning» et je me suis éveillé jeu de JE (sans particule, bien sûr). Je me souviens. Elle m'a déjà condamné : vous êtes pas Monsieur de Souche. Et, retroussant ses lèvres, elle montre que personne n'est fautif de cette Mue qui nous a tous pris par surprise au fil de l'éclosion de nos parcours. Que pourrais-JE faire pour la convaincre qu'il n'y a pas de travesti puisque ma femme (divorcée à présent) vient de jouer l'héroïne dans un film intitulé «Notre place au soleil». Cette preuve de foi filmique ne laisse aucun doute sur l'engagement viscéral aux habitants de ce pays; notre attachement ne contient aucun malentendu.

J'ai rencontré Roberte Sinécure dans un sourire-soleil scintillant sur le détroit de Northumberland, juste au tour-

nant de l'île Cocagne. C'est là l'origine de notre union : aubade de nos amours, le Poitou des souvenirs. Elle est vite devenue un trésor, ma bague d'or sans obligation de l'enfiler à l'annulaire puisque la moitié de ma vie n'a rien à ajouter ou retrancher à la sienne Autre. Berthie (c'est ainsi qu'on la nomme) est l'Acadie à la fois familière et étrangère, difficile à cerner. Son jeu compliqué, c'est le voyage, ou plutôt «les grands dérangements» qui n'empêchent en aucun cas que JE garde son identité à l'intérieur de ses cinq sens et des quatre provinces de l'Atlantique. Ces points cardinaux qui fluctuent, au gré des vents, n'en distinguent pas moins la collectivité où il est facile de s'orienter par la fameuse connaissance intuitive.

Dans un port de pêche typique, un bateau portant nom «Marie de Songe» nous attend. Et l'on dérive d'images marines en pâturages célestes, en pays d'Acadie dont moult poètes maudits n'ont pas encore fini de lâcher le dernier mot. Puis un jour, à force de la transcrire et de la transporter sur les langues, l'Arcadie perd son R comme elle perd le sort de mon jeu, qui lui perd le U de l'Autre.

Je suis nu sans colonne vertébrale comme un homard décarcassé qui chenille vers le Cham-plain de son passé. Sommes-nous les premiers colons qui débarquent, par un rude hiver, au début du dix-septième siècle, ou bien des amoureux qui embarquent pour un voyage éclair dans le Nouveau Monde?

Mais qui dit que j'emploie le «Royal We» – sans le couronner de fleurs de lys – quand je sais pertinemment que je suis l'Immigré récent qui se croit assimilé à celui d'hier ou d'antan? Après tout qu'est-ce qui nous différencie? Le temps, et rien de plus. Et le Temps appartient à ceux qui savent le vivre à flanc de crêtes.

Le pont couvert qui enjambe notre rivière est si pittoresque et typique de la région; il est disséminé dans le paysage qui le «garde» comme on garde un secret. Rien ne vient spolier l'harmonie de nos enjambements qui jalonnent les routes secondaires et qui cadencent nos premiers mouvements. Entre temps, Berthie a perdu son RO rien qu'en ouvrant la bouche. Elle n'a cependant pas perdu de son charme lorsqu'elle m'a déclaré un soir «j'aime boire d'la

draught et placoter». Son sourire lumineux s'est en-voluté de sa dernière cigarette et je me suis senti repoussé aux confins des ambiguïtés qui font détonner la féerie de mes couleurs automnales.

Je n'éprouve aucun préjugé, je suis plutôt ouvert à toutes les teintes et les tonalités. Mais allergique à la fumée, je ne peux supporter l'enfumée Berthie, son arrogance, sa prétention, sa façon de croire que toute la «place» lui appartient, ne tolérant aucun partage avec qui que ce soit, encore moins avec ce JE nouvellateur atterri de fraîche date dans le Néo-isme du pays. Pourtant cet immigré reçu n'a rien brouillé dans la cartographie acadienne.

Acadie, ton parler fait image de comédie.

Cette tension entre Moi-Autre monte en crescendo dans la dite neutralité canadienne sans qu'aucun de nous ne prête serment d'allégeance à la couronne britannique. Ce refus nous coûtera cher : nous serons déportés. Où? Dans ces arpents de neige si scandaleusement dénigrés par Voltaire! Et les Français ont toujours préféré la Martinique et la Guadeloupe pour le sucre qu'ils pouvaient en tirer... Pour revenir à nos chevreuils et sur nos terres, il fallait attendre le Traité de Paris. Comme tout revient à la langue qui délie et à la langue qui étrangle, le retour est difficile. J'Autre va assumer fièrement son nom : Hermès. Mais ce brouilleur de pistes, ce zizanien d'un autre continent accepte volontiers qu'on l'appelle Hermie. Pour lui, c'est l'harmonie du pourpre cuivré des frênes, les variations inattendues du jaune des peupliers, les rouges éclatants des érables et surtout l'orange de l'érable à sucre qui synthétise le Soleil insaisissable de l'origine.

Un jour, Berthie me réveille et m'offre le premier journal de notre pays, «le Moniteur Acadien». Hermie n'est le moniteur, ni le brouilleur de personne. Il ne se hisse pas en drapeau ou en hymne national. Son J'Autre est la disponibilité en marche prête à sauter dans ce bateau amarré aux origines les plus diverses pour faire cap sur l'identité instable du caméléon. Se définir... quoi, du reste? et pourquoi? Quand au cours du Temps soigneusement aménagé par nos ancêtres poite-vains et autres Navarrois, les Loyalistes, ces antirévolutionnaires de l'Amérique naissante sont venus

perturber le cachet unique de nos images insoupçonnées et nos richesses en mosaïque florale.

Par un crépuscule incertain, elle me propose d'hiverner sur l'île Cocagne, dans ce pays favorable aux Jésuites qui ont évangélisé à tour de têtes, confisquant les terres marécageuses, ces fermes instables de la baie de Fundy.

«Comment bâtir une belle maison sans fondations solides?» me dit mon dentiste qui m'arrache un bridge pour enfoncer un implant dans ma gencive aux dents cariées sans «root-canal». Tout est histoire de Base... Les Jésuites continuent d'offrir des crabes de neige, des coques, du saumon, des fricots de poulet. Berthie m'invite à dîner en tête à tête à la Marina des lieux où le premier soir on me gave de «poutines râpées», boulets plantés entrecôtes, de chiards qui se collent sans vergogne sur les parois de mon estomac...

Et ce n'est que le lendemain qu'on me nourrira de homards à gogo et de «têtes de violon». Un vin blanc aigre-doux mal aparié égaye la compagnie. Heureusement la serveuse usa de son charme en m'épinglant une bavette au cou pour me protéger de ces insidieuses taches de beurre fondu qui auraient pu gâcher l'aventure du retour à l'enfance. Relevant le défi, je mets les poutines à trou du dessert de côté, et je vogue dans la chair tendre des pinces pour extraire le merveilleux de mes sensations perdues. La carapace d'un brun bleuâtre devient rouge vif à la cuisson et en savourant trois homards je sens au creux de mes entrailles ressurgir les couleurs chatoyantes de mon premier amour pour ma cousine, cette nuit alcaline des profondeurs océanes. L'obscurité naissante de cet amour en herbe, dont j'enrobe Berthie, l'a mise dans un état de colère insupportable. D'ailleurs elle s'est déplacée sans rien dire juste à côté de mon frère haïtien qui a si délicieusement pris la relève de cet autre «Mouai» ou «Moé» (comme vous voulez) enfoui depuis quatre décennies dans les eaux bourbeuses des sentiments. La soirée se termina par des chansons, comme toujours icitte : «Viens voir l'Acadie... viens voir le pays... qui enchante...» Encore fallait-il savoir chanter! J'Autre, Pavarotti des temps modernes, barytonna la Bohème. Ni les cousins, ni les cousines n'applaudirent... mais quand Laurier Chialons niaisa quelques poèmes de son cru,

les hôtes crurent s'évanouir, offrant, comme les Brayons du Madawaska, de savoureuses «ployes» qui déployèrent les rides de leurs visages.

C'était le festival annuel des mollusques; une véritable fête, la joie à consacrer le Homarel (hermaphrodite à loisir) capable de féconder les mots, de leur faire pondre des bijoux gros comme des jaunes d'œufs et qu'on emporte en cachette chez soi pour les mauvais jours... Et l'on dit «chez Nous Aut'» que la langue du terroir est mine d'or, ne pourrissant jamais dans les gorges de Souche. Elle est à mettre au frigo et à exposer dans les musées de notre capitale et non à faire tourner en ballons-volants. On oubliera le concours de sculpture, et les courses de ski sur sable... Dans cette foire aux Vanteries, Philoctète, le frère haïtien, épris de Berthie, s'éclipsera dans sa peau de chagrin pour s'éveiller sur les miroirs des langues lagunantes distribuant arcs et flèches à mon Self, ce triple Hermie en mal d'amour, retournant à la première rencontre avec ses émois naissants. «Cousine Mue, ex-Femme Videlle, Berthie...» Je ne sais plus!

Ce détour dans le passé rappelle cet autre J'autre mis au monde sur le mont Cyllène en Arcadie, et qui a pour mission de guider les voyageurs, Virgilant pour ainsi dire les âmes bigarrées sur le nouveau sol de notre multi-patrie. Berger de bonheur et de santé, j'efface les traces de ce vol manifeste du Moi pris dans les dédales des ses Toi-Autres en attachant – au lieu des branches comme dans le mythe – des tuyaux d'arrosage en caoutchouc à la queue du Homard Géant, «le plus gros du monde» à l'entrée de Shédiac, capitale home-rienne sans conteste! (Toujours cette coquille qui lapsuce et transmute à notre insu l'identité!)

Près d'un siècle et demi de guerre avec les maudits Anglais qui nous expulsent et nous reprennent comme de vieilles chaussettes dans et hors terroir. Ce qui déçoit le plus c'est le hors jouir de chez nous. Chacun baptise à tour de bras les villages comme il veut; le plus récent : Dieppe pour rendre hommage aux soldats tombés durant la Deuxième Guerre mondiale. Mais la D.G.M. n'est rien quand on la compare à la tristesse de ces «promenades de la veuve» sur le toit des maisons : «c'est de là que les épouses inquiètes

scrutaient l'horizon pour essayer d'apercevoir le bateau de leur mari à son retour du large».

Ma Pénélope Berthie ne s'est jamais aventurée dans ces parages-là. Hospitalière à l'instant conscient de sa finitude, elle m'a donné ma dernière chance non pour la reconquérir (ce serait antiféministe) mais pour me posséder, moi le multiple des cœurs dans le cadre des trois Unités. Elle était plus classique que les rois de France dont les descendants se moquent royalement encore de son cartésianisme bé-gayant! Quelle chance de se revoir à Bouctouche, renommé comme lieu de naissance de la Goncourante 79 et de l'artiste Léon Léger (1848-1919), «celui qui faisait prier le bois» dans ses sculptures aux bouches couturées. Quel défi et quel test! Suis-je capable de me distinguer pour décrocher Berthie de Haute-Lune dans ce festival de l'anonymat émotionnel qui cherche son nom et ses lois? Je n'ai pas le pied marin et je déteste les concours; non parce que la compétition m'effraie, mais mes diverses antennes s'accordent mal à l'unicité du Sujet. Je préfère les dunes du désert, qui inscrivent et effacent mes pas au gré d'un chergui² qui module la glaise de nos sables mouvants, aux vagues de la mer où personne ne peut saisir de trace, même celle des algues.

À l'embarcadère de Bouctouche, nous prenons un bateau à moteur en direction de l'île Cocagne et Cap-Pelé. Berthie s'est placée, dans le sens de la marche, à ma gauche près du hublot sur une banquette de bois laqué inconfortable. En face de nous, un couple mixte peu loquace ose à peine nous dire quelques banalités sur le beau temps de cette journée d'automne exceptionnelle. Berthie contemple goulûment la mer scintillante qu'un soleil anime à loisir, mer dévoreuse de regards qui rêvent de la posséder.

Tandis que je frôle de temps en temps sa cuisse par mégarde, je plonge corps et âme dans le sourire incandescent de l'Acadienne aux cheveux blonds crépus, évoquant ceux de Videlle, qui ruissellent sur le dos dans le même désordre lascif que les boucles frissonnantes vagabondant vers un ciel serein. Berthie, naïade de marée basse, émerge de la chapelle du Sacré-Cœur pour nous faire contempler le littoral pittoresque. Les baies paisibles tenaillent leurs flottilles immaculées de pêche à l'ombre évasive d'une forêt de

conifères. Ainsi je lui fais l'amour dans le scénario de mon cœur. Elle s'abandonne. La complicité des chants d'oiseaux, les parfums de l'embrun et des résineux lointains osent voyeller le secret de nos ébats. Je n'ai pas à imaginer cet hébergement réservé aux nouveaux mariés avec un lit d'eau et une baignoire rouge en forme de cœur. Nous n'avions nullement besoin de ce cadre saugrenu. Saint-Antoine et Saint-Valentin s'associent à notre aventure dans l'éros triomphant de Nou-z-Autres.

Dans le royaume de la peau, chaque caresse frissonne nos âmes et en même temps moule nos regards flamboyants et inquisiteurs : «Qui êtes-vous? – Où allez-vous ainsi?» J'autre entendait les échos du Chœur marin : «Vers l'enlacement du multiple qui s'additionne».

Ce débordement de l'aimant attiré par l'énigme de l'Autre Fer de Lance pour y puiser l'énergie commune nécessaire à l'entretien des angoisses et des câlins conditionne le chagrin d'un monde à bâtir. Il n'existe plus de frontières entre nos corps soudés par une sensuelle possession de nous-mêmes : étreinte jubilante des États-Unis. Complément et Complétude. Nous avons le même souffle avide et tonifiant de jouissance, le même goût de nos lèvres qui ne savent rien et qui disent tout de la même voix. Cette Voix englobante de J'autre avec son triptyque féminin, Vie parlante qui se met à s'écrire quand le Je se silence comme le fleuve de Saint-Jean qui s'éteint avec la marée.

Éclate l'orage de nos amours, le monde qui nous entoure se liquéfie. Ciel et terre, forêt et mer se confondent «dans une profonde et ténébreuse unité». Ruissellement cristallin qui étouffe et vivifie la vision. On ne distingue plus le Transcanadien qui losange le pays. Un coup de trident est nécessaire pour noyauter la turbulence de nos Coquilles afin d'endosser le jour fougueux de la passion trismégiste!

Hermie, un vieil ami de ses Moi-d'Antan, ramasse, en silex de la mémoire, les bribes des amours transcendantes, tels pays de souches Sagouinement inaugurales... Pluies diluviennes et cours d'eaux torrentiels charrient sable, boue, gravier, façonnent ces grosses pierres bizarres en «Pots de fleurs» aux trous mystérieux du destin. Voici comment la légende micmac explique l'apparition de ce phénomène

étrange, ces êtres errants dans leur fixité au ras de l'eau par le souffle puissant de l'émotion :

«Ces fameux rochers seraient des membres de ce peuple autochtone réduits à l'esclavage par de grosses baleines qui sillonnaient jadis la baie de Fundy. Saisissant une occasion de s'enfuir, ces personnes se seraient précipitées vers la rive mais, incapables d'y parvenir assez rapidement, juste au moment où elles seraient arrivées à la plage, elles seraient changées en pierres par des baleines furieuses.»

La version micmacquienne ne fournit qu'une vérité partielle de la réalité. Elle oublie les trous dans le cœur de la roche qui animent de leur faiblesse humaine les corps emprisonnés et leur constance historique. Il en est de même pour moi, avec ces gouffres effrayants qui travaillent mon être lorsque mes lèvres s'unissent à ma moitié aimante. Absence dont le vide n'est point addition à l'acquis mais ouverture à noyauter l'oubli.

Aucun pacte n'est rompu! L'Amarré aux sourires de Berthie dans les vagues tempétueuses du désir partagé ouvre son champ sans grillage aux saules pleureurs pour qu'ils créent les intervalles de liesse à tous les chemins de traverse. Ainsi, Mue est venue se greffer, rose trémière, dans mon bosquet aimant.

Son éloignement me noie dans l'embrun blanchâtre comme cette vapeur dense suspendue au fer à cheval des chutes du Niagara : ce dedans à l'intérieur du dedans de Nous qui libère les élans pulsionnels vers Autrui. Videlle et Berthie n'ont-elles pas creusé en moi ces béances majestueuses qui m'ont façonné, comme la marée les pots de fleurs, déclenchant en moi l'angoissante disponibilité? Paradoxe, source d'harmonie, chante le solfège subtil de mon autre soleil levant.

À Fredericton J'autre est ébloui par une rencontre inattendue qui lui révèle la complexité de ces êtres parfaitement intégrés à l'univers artistique : Santiago El Grande de Salvador Dali. Sous les nervures du Dôme de chef-d'œuvre, J'autre se sent en harmonie avec les êtres et les choses.

Ce tableau occupe le centre d'attraction du Musée de Beaverbrook et se retrouve repris en première page des brochures touristiques et des catalogues promotionnels de

la ville. Sous la Voûte céleste où chaque croisée est retenue par une coquille (omniprésence de Saint-Jacques), je suis interpellé par la pèlerine solitaire qui m'intrigue, côté gauche du tableau, et qui semble être écrasée du Saint guerrier Dali lui-même à cheval émergeant de la mer. L'artiste s'envole vers les Cieux tenant à la main un crucifix rayonnant.

J'établis le dialogue avec la randonneuse esseulée, voilée, enfermée en elle-même, cherchant son moi par un regard envoûtant, seul à se faire voir du visage.

– Pourquoi es-tu voilée ainsi? Que fais-tu là abandonnée de toi et de l'univers?

– Je te poursuis de mon désir ardent, et je vois que tu es absent...

– N'as-tu pas remarqué cette fleur de jasmin à la bouche des nuages enveloppant le Coursier derrière toi et qui les propulse, puissance atomique, au centre de mon bouillonnement?

– Mais pour qui te prends-tu?

– Pour ces coquilles de Compostelle récurrentes partout, même sur le poitrail du cheval à visage humain!

L'œil mystérieux de la voilée Mue nous lance un sourire de Mona Lise qui torpille à lui seul les regards et les émotions.

– Que sommes-nous? Où allons-nous? Dans quel monde allons-nous renaître? Et quel émoi allons-nous donner?... Et donc abandonner?

Nos regards émergent de cette mer, sentiment d'appartenance qui n'en poursuit pas moins les réponses à notre propre J'AUTRE lancé dans la beauté de l'Art... de vivre sollicitant en soi le royaume du mystère. C'est l'au-delà récompensationnel de l'être pluriel qui est plus apte à franchir le portail de l'éternité que d'obtenir l'aide d'une quelconque Divinité!

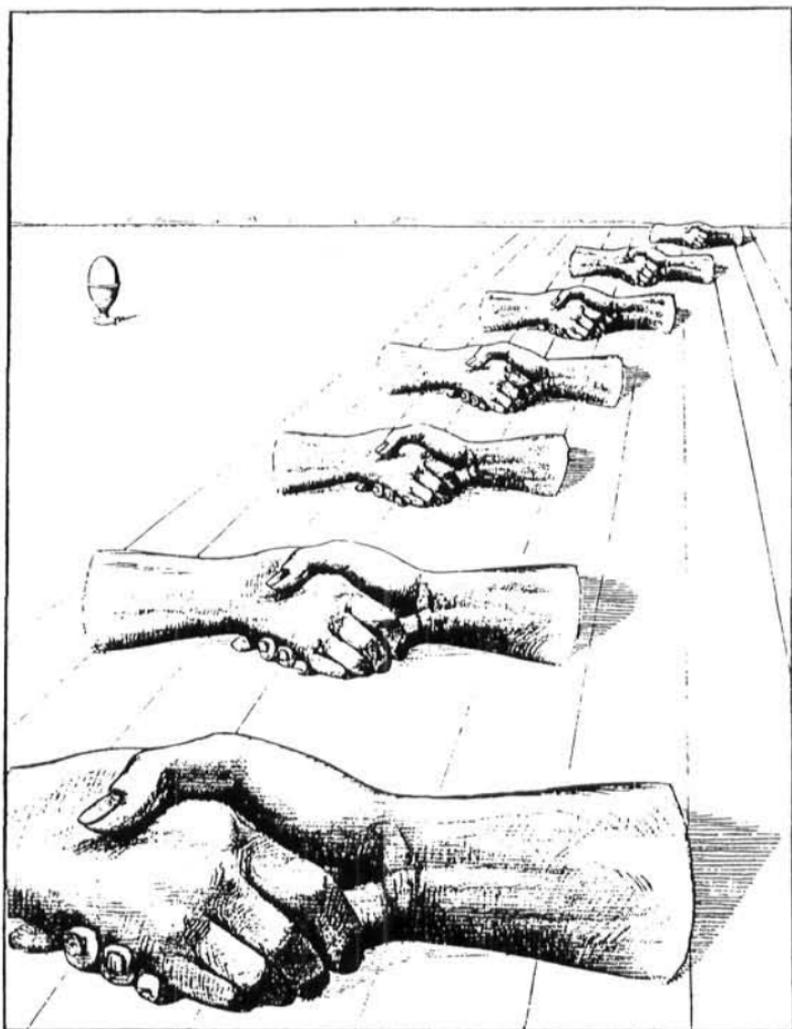
Ainsi le regard-sourire de Mue apostrophant Hermie l'habite en même temps; cette apostrophe qui voyage sans cesse entre J' est (ai?) (et?) AUTRE qui le transMUTE en son corps consentant ou défendant.

J'Autre de Haute-Mer canote alors en circuit vif dans l'émeraude MU-RI-AR-CADIE, ce voyage qui initie et

légitime sa citoyenneté dans le royaume indépendant de ses êtres, et qui peut être un leurre pour les naturalistes en mal de verdure et les amateurs de plein air qui ne savent pas nager...

Notes

1. Mot indien : veut dire pays boisé.
2. Vent chaud et sablonneux du désert.



Max Ernst